LA SAINT VALENTIN.

Les lignes qui suivent ne seront pas lues sans intérêt, croyons-nous. Elles trouvent ici leur place aujourd'hui :

La semaine des valentines est le carnaval de la jeunesse anglaise. Comme les esclaves, à Rome, avaient le droit de tout dire à leurs maitres le jour des saturnales, de même les faiseurs de valentines se croient tout permis dans leurs lettres extravagantes. C'est le moment où la galanterie, le sentiment et l'intrigue peuvent se livrer à tous les écarts. Mais pourquoi toutes ces lettres sont-elles datées du 14 février ? Pourquoi invoque-t-on, dans les choses d'amour, la protection d'un saint que l'Eglise vénère comme catholique martyr ? Double question que les plus érudits laissent sans réponse. Sait-on jamais d'où viennent les vieilles coutumes et les antiques traditions ? Quelques-uns soupçonnent cependant que les valentines pourraient bien avoir une origine païenne. Leur nom ne dériverait-il pas tout simplement du mot latin vale, que l'on mettait autrefois au bas des lettres, en guise d'adieu, et pour dire à celui à qui on écrivait : Portez-vous bien ? Voilà qui enverrait certainement fort loin toute idée de faire intervenir un saint dans les affaires de cœur des jeunes Anglaises et des blonds enfants d'Albion. Quoi qu'il en soit, à Londres et dans la plupart des autres villes des trois royaumes, les valentines pleuvent le 14 février. C'est la carte de visite obligée des jeunes gens, et la jeune miss qui ne recevrait rien ce jour-là aurait lieu d'être mortifiée, car ce serait une preuve que personne ne songe à l'empêcher de coiffer sainte Catherine ; aussi, toutes les jeunes Anglaises, même celles qui ont perdu, depuis longtemps, le droit de se dire mineures, attendent-elles avec impatience le facteur le jour de la saint Valentin. Elles ouvrent leurs lettres avec une ardeur fébrile, et bientôt on les entend pousser des cris de joie ou de bruyants éclats de rire. Quelques-unes cependant deviennent sérieuses. Ce sont celles qui, suivant la croyance vulgaire doivent se marier dans l'année. "A Vienne, en Autriche, et aussi en Hongrie, dit un de nos spirituels chroniqueurs, les choses se passent différemment, et nous avouons préférer à l'usage des valentines la poétique tradition des couronnes de roses que jettent au courant du fleuve les filles du Danube Seulement, comme il gèle au 14 février, et que les roses ne fleurissent pas en hiver, c'est vers le 15 août que l'on se donne rendez-vous pour lancer du haut des ponts les couronnes fatidiques. Heureuses les jeunes filles dont les fleurs sont entraînées par le flot rapide sans qu'aucun obstacle les arrête ; elles aussi trouveront dans l'année le mari de leurs rêves !"

UN NOUVEAU PROJET
—DE—
LANGUE UNIVERSELLE.

On n'a peut être pas oublié le volapük, le bruit qu'il fit dans le monde en naissant et sa courte fortune. Le volapük est mort ; mais les besoins qu'il avait espéré satisfaire restent aussi pressants. On peut même dire qu'ils le sont de jour en jour davantage, à mesure que le développement de la culture intellectuelle et l'extension du commerce international multiplient les relations entre les peuples. Un savant ou un lettré ne peut ignorer aujourd'hui les travaux de ses confrères étrangers, pas plus qu'un industriel ne peut se résigner à n'avoir d'autres clients que ses compatriotes. Tels sont les deux ordres de raisons qui rendraient désirable l'adoption d'une langue universelle.

Nou n'avons pas dit l'invention. C'est une erreur commune que de croire qu'on peut inventer une langue universelle. Pour fabriquer le volapük, l'abbé Schleyer, qui était d'ailleurs un polyglotte distingué, avait emprunté les racines des mots aux langues existantes ; il avait donc senti la nécessité de chercher dans la réalité linguistique une base à sa construction. Mais ces racines, il les avait prises moitié dans le vocabulaire latin, moitié dans le germanique ; si l'on peut employer cette expression, qui n'a ici rien de politique, il avait fait la concentration des radicaux. Le système semblait être propre à contenter tout le monde, puisqu'il donnait une place à peu près égale aux deux grandes familles de langues indo-européennes. Mais il ne contente personne. Les romanisants ne comprenaient que la moitié des mots volapük, ceux dont le radical était roman ; et l'autre moitié n'était intelligible qu'aux germanisants. Le volapük n'était donc accessible qu'aux gens qui parlaient déjà au moins deux ou trois langues, — c'est-à-dire à ceux qui étaient parfaitement en état de s'en passer.

Le moyen de parer à cet inconvénient serait de faire un volapük homogène. Mais serait-ce encore un véritable volapük ? M. A.-B. de Liptay, dans une brochure intitulée : *Une langue universelle est-elle possible ?* s'il n'a pas résolu le problème, a du moins montré qu'il en apercevait clairement les données. Son principe est que, s'il n'y a pas encore de langue universelle, il y a cependant abondance de mots universellement employés. Ce sont les mots d'origine latine, lesquels ont fourni d'abord, naturellement, le plus clair des langues romanes, et en outre 70 0/0 des vocables constituant aujourd'hui la langue anglaise, et un tiers de la somme totale des mots allemands. Il y a donc, en chiffres ronds, 500 millions d'hommes qui possèdent d'une manière plus ou moins parfaite le vocabulaire que les Romains nous ont légué ; et il y a, d'après M. de Liptay, dix mille vocables de racine latine, communs à toutes les langues occidentales modernes, qui n'ont fait qu'en diversifier les terminaisons.

C'est avec ces dix mille mots qu'il construira sa langue universelle, qui sera donc une nouvelle langue romane, un latin moderne, considérablement simplifié. Il cite le témoignage de professeurs allemands, entre autres de l'illustre philologue Max Müller, qui reconnaissent la justesse de ses calculs étymologiques. Reste maintenant à trouver, pour ces radicaux universels, une morphologie et une syntaxe qui le soient également. Celles du volapük étaient ingénieuses, mais arbitraires. On peut faire le même reproche au nouveau projet. La convention et l'artifice, chez M. de Liptay, reprennent tous leurs avantages dans la partie grammaticale. Voici un exemple : Le mot *homme* vient du latin *homo*, dont le radical est *hom*. M. de Liptay propose que *hom* reste le terme générique et abstrait ; que la désinence *o*, *homo*, signifie le masculin, et la désinence *a* le féminin, de sorte que *femme* se traduira par *homa* ! Le verbe *aimer* se conjuguera ainsi : *eo am* [j'aime] *tu am*, *elo* ou *ela am* [il ou elle aime, etc.... Il y aura six temps : la désinence *i* indiquera le prétérit [*eo ami, tu ami....*] la désinence *a* le parfait [*eo ama*, etc.].. Et l'on obtiendra un bizarre et informe javanais, où personne ne reconnaîtra plus les radicaux et par conséquent ne comprendra plus les mots à l'exception peut être des professeurs de grammaire comparée. Et d'ailleurs, sur les 700 millions d'hommes pour qui M. de Liptay travaille, y en a-t-il 500,000 qui sachent exactement ce que c'est, en philologie qu'un radical ?

La vérité est qu'il est impossible à aucun degré, fût-ce dans les moindres détails, de construire ou de modifier artificiellement une langue. Toute tentative en ce sens est vouée au même échec que le volapük. Les langues sont le produit du travail collectif, inconscient et continu des peuples. Les philologues ne peuvent, comme le fait l'Académie française, que constater les effets de l'usage.

Quem penes arbitrium est, et jus, et norma loquendi.

Une langue universelle, viable et qui soit autre chose qu'une amusette d'érudits, ne peut être constituée que par l'acceptation unanime d'une langue déjà existante et primitivement parlée par un seul peuple. Tel fut le latin qui, d'une bourgade du Latium, se répandit sur le monde et resta, dans sa forme littéraire, la langue des savants non seulement pendant tout le moyen âge, mais jusqu'au dix-septième siècle inclusivement. Descartes fit un véritable coup d'Etat en choisissant le français pour rédiger le *Discours de la Méthode*. Dans la plupart de ses autres ouvrages, il revint au latin, auquel restèrent généralement fidèles Leibnitz et Spinoza. Ce n'est guère qu'au dix-huitième siècle qu'il fut abandonné. Le français lui succéda. Malheureusement, l'hégémonie du français, sans être tout à fait ruinée, a été forcément entamée par les progrès intellectuels de peuples voisins sur qui nous avions une avance considérable et qui ont fini par prendre conscience de leur génie propre. Le principe des nationalités a eu ses effets en linguistique et en littérature comme en politique. L'unité a disparu du monde civilisé, faisant place à un régime de concurrence sur tous les terrains. Les divers peuples se considérant désormais comme égaux en droits, aucun ne peut imposer sa langue ni ne veut adopter celle des autres. Dans l'état actuel de l'Europe—le latin étant mort et le volapük mort-né—tout projet de langue universelle est une utopie.

RIMAILLE.

LE PIC.

Rimailleur d'aventure,
Tout au moins le dernier,
Nul en littérature
Et simple jardinier,

Je ne suis point un homme
Savant, un érudit
En grec, un astronome ;
Mais je l'aurais bien dit !....

Car la chose s'est faite
Sic'ut, et je pourrais
Passer pour un prophète,
Si je le désirais.

On l'est à moins peut-être,
Et nul, en vérité,
Qui semble le paraître,
Ne l'aura mieux été.

Car, bien avant novembre,
Et lorsque le pommier
Donne un fruit couleur d'ambre
Qui perdit le premier

Homme, j'ai dit et même
Ecrit dans deux jours sur
Où ma misère sème
Ses rimes aux moineaux,

Que l'hiver, cette année,
En nos climats heureux
De douceur fortunée,
Serait très rigoureux,

Terrible, à pierre fendre,
Traître, noir et pas bon,
Et que, pour se défendre,
Il faudrait du charbon,

Du bois, du combustible,
Du feu, chacun étant,
Comme on dit, *susceptible*,
De geler en chantant.

En effet, la froidure
Par glace et par grésil
Ne fut jamais plus dure
Qu'en cet hiver sombre. Il

A, comme en Sibérie,
Chez nous neigé, gelé
Dans la blanche prairie
Les loups gris ont hurlé !...

Et ma Muse vieillotte,
Sans rime et sans accord,
Au coin du feu grelotte,
Grelotte et gèle encor.

Pourtant la misérable,
En octobre passé,
Par un temps admirable,
L'avait bien annoncé.

Au reste, voici comme,
On n'a pas la raison
Qu'il fait bien voir qu'un homme
En sait moins qu'un oiseau,

Et qu'autrefois l'augure
N'était pas tout-à-fait,
Comme on se le figure,
Un farceur qui bluffait.

Car c'est un pic, qu'on nomme
Quelquefois un picart,
Qui m'a, sage économe,
Prédit ce rude hiver,—

Cet hiver de misères
Où souffrent doublement
Les gueux, les pauvres hères
Et ceux du dénuement,—

Tous ceux que, dans notre âme,
Il faut plaindre et surtout
Aider d'un peu de flamme,
Car ils manquent de tout.

Car rien n'est triste et sombre,
Cruel, en vérité,
Comme un hiver tout d'ombre,
Sans cœur ni charité.

Oui, c'est un pic très sage
Qui m'avait annoncé
L'hiver au froid message
Et doublement glacé.

Car, bien avant novembre,
Dans ma vieille maison,
Au-dessus de ma chambre,
Juste dans la cloison,

Le pic-bois du grand chêne,
Mieux que nous pressentant
Un long hiver de haine
Et de froid persistant,

Avait, par prévoyance
Et par prévision,
—Pourquoi pas par science ?—
Fait sa provision,

De pacanes choisies
Sur mon vieux pacanier
Et fort bien recueillies
Dans un coin du grenier,

—Pacanes excellentes
Qu'il mange à son loisir
Et trouve succulentes :—
Ce qui me fait plaisir.

Mais celui que l'on nomme
Bête le plus souvent,
L'est-il autant que l'homme ?
—L'homme est un grand savant !

J. G.

Mondanités.

Des neuf Muses, Terpsichore est celle à laquelle les jeunes filles et les jeunes femmes vouent le culte le plus ardent.

La danse ! quel admirable plaisir et comme tous les pays s'accordent à lui rendre hommage !

Le carnaval ! Voilà un mot qui réveille tous les charmants souvenirs de notre jeunesse : il ramène avec lui tout un cortège de splendeurs et d'étonnements féeriques.

Nous y voici enfin ! disent les jeunes filles. En effet, l'élan est donné puisque l'Opéra a ouvert ses portes à la brillante série des bals masqués.

La renommée, qui projette sur ces fêtes un si vif éclat, attire de toutes les villes avoisinantes, une très grande foule, et, si nul profit ne va à ceux qui entretiennent avec tant de zèle, le sentiment du beau et la délicatesse des goûts chez le peuple, le succès qui couronne toujours leurs efforts, doit leur valoir des satisfactions bien douces.

C'est toujours un spectacle éblouissant que celui d'un grand bal à l'Opéra, dans cette immense salle parée de fleurs, éclatante de lumières, et envahie par une foule qui présente l'aspect le plus prestigieux.

Le bal qui, vendredi, inaugurait la saison carnavalesque, n'a été inférieur à aucun de ses devanciers : les décorations étaient magnifiques, l'orchestre excellent, la foule animée, élégante et nombreuse. Les jolies femmes ne se comptaient pas ; elles avaient fait des frais de toilettes nouvelles qui n'ont pas peu contribué à l'éclat du coup d'œil. Les étoffes les plus riches, les dentelles les plus précieuses s'y remarquaient.

A demain, le second grand bal de la saison, celui de Nérée, qui aura lieu à l'Opéra Français.

Mardi, le mariage de Mlle Bella Byrne avec M. Wm. J. Castell sera célébré à la Cathédrale St-Louis, à 5 heures ; union de deux de nos familles les plus considérées, les plus estimées.

Jeudi, aura lieu, à l'église de l'Immaculée Conception, le mariage de M. Fernand Gelpi et de Mlle Blanche Laudry. Contrairement à ce qui avait été annoncé, il n'y aura pas de réception à l'issue de la cérémonie, les mariés devant partir presqu'aussitôt après pour un voyage de quelques semaines.

Mlle Mary Mathews et Mlle Anna Gay sont parties pour New York. De cette ville, elles s'embarqueront pour l'Europe, où elles vont voyager avec des amies pendant plusieurs mois.

C'est le 25 février que sera célébré dans la plus stricte intimité, en la résidence des parents de la jeune fille, le mariage de Mlle H. Mermilliod avec M. P. Malochée.

Mlle Butler a lancé des cartes faisant part du mariage de sa nièce, Mlle Marguerite Butler avec M. Eugène Ellis, mariage qui a été célébré le 10 février en sa résidence à Bayou Sara.

M. et Mme Ellis sont arrivés le même jour à la Nouvelle-Orléans où ils vont résider.

Jeudi, M. P. D. Armour, qui était notre hôte depuis quelques jours, est reparti pour Chicago.

M Auguste Lesseps, Jr, du Têche, a passé quelques jours dans notre ville, la semaine dernière.

M. et Mme A. H. Gay arrivés la semaine dernière sont descendus à l'hôtel Pickwick.

Mme Aristide Miltenberger et les demoiselles Miltenberger sont installées pour l'hiver dans le Penn's Flats, rue South.

La dernière des charmantes réceptions intimes tenues par Mme Peter F. Pescud, en l'honneur de ses nièces les demoiselles Pescud, a eu lieu jeudi, de 4 à 7 heures.

Dimanche soir aura lieu chez M. et Mme Atock Harris, de l'Avenue Esplanade, un Progressive Euchre au profit de la société de Notre Dame du Prompt Secours.

C'est en présence de la famille et de quelques amis intimes que le mariage de Mlle Valentine Lanaux avec M. Clarence Rareshide, de Houston, Tex., a été célébré lundi dernier, à 3 heures, en la résidence de M. et Mme Geo. A. Lanaux. A l'extrémité du salon, délicieusement orné pour la circonstance, se trouvait une arche ravissante composée de fougères et de roses, sous laquelle les mariés ont reçu la bénédiction nuptiale.

A l'heure indiquée les doux accords de la marche de Mendelssohn se sont fait entendre, et le cortège composé de la charmante fiancée accompagnée par son père, du fiancé qui donnait le bras à Mme Lanaux, et de Mme Bianca Kennedy au bras de son frère M. Florian Lanaux, a fait son entrée au salon où le Rév. Père Subileau qui attendait les mariés leur a donné la bénédiction nuptiale après leur avoir adressé une remarquable allocution. Il était assisté de l'abbé Mac, du navire de guerre français, qui a aussi, en termes éloquents, dit quelques paroles touchantes aux jeunes époux.

La jeune mariée, une de nos plus jolies créoles, qui a été, à juste titre, considérée, pendant plusieurs saisons, une des belles de la société, portait, avec sa grâce habituelle, une toilette d'organdi ornée de dentelles et de rubans, qui était un poème d'élégance.

Une guirlande de fleurs d'orangers, posée sur ses cheveux bruns, retenait le long voile de tulle qui tombait en plis gracieux jusqu'au bas de la jupe. Le ravissant bouquet qu'elle tenait à la main était d'œillets blancs entourés de fougères.

Pendant que l'on inscrivait les noms sur le registre, Mme Louis Arnauld, dont on connait le délicieux talent, a chanté les Stances de Fléchier.

A l'issue de la cérémonie il y a eu une réception intime.

M. et Mme Rareshide, sont partis le même soir, pour Houston, Tex, où ils étaient attendus par Mme Rareshide, la mère du marié.

Mme F. E. Tasein et ses demoiselles, de Goldmine Plantation, sont en ville, rue Carondelet, 612, et se proposent de passer le carnaval parmi nous. Elles recevront leurs amis le jeudi.

Très brillante, la réception donnée mardi de 3 à 6 heures, dans les salons de M. et Mme Morris Stern.

Le bal des Phunny Phorty Phellows, qui promet d'être un des plus brillants de la saison, aura lieu le 25 de ce mois.

M. H. Freriche était au nombre des passagers du Hudson qui a quitté le quai mercredi à destination de New-York.

M. Charles M. Hero est de retour de sa très intéressante tournée, dans les villes de l'Ouest.

Le mariage de M. Fernando Fernandez avec Mlle Effie Gautier sera célébré le 22 février.

M. A J. Delahoussaye, de Ste-Marie, est de passage à la Nouvelle-Orléans.

Mlle Alice Castleman, de Louisville, est arrivée mardi chez Mme Davis Sessums, avec qui elle passera quelque temps.

Mme J. W. Libby a donné lundi une soirée musicale dans ses salons de l'avenue St Charles, soirée au cours de laquelle on a eu le plaisir d'entendre plusieurs artistes de la troupe d'Opéra. Parmi les assistants : M. et Mme Wm Maginnis, M. et Mme L. Lyons, M. et Mme Robert Perkins, Mme Fernand May, Miles Nobles, Margo Samuel, Pasteur, C. Génères, M. et Mme J. DeBuys, M. et Mme Ed. Bright.

Réception charmante mercredi dernier chez Mme Alphonse Ledoux, en l'honneur de Mme Everett Hale.

Les demoiselles Person, de Port Gibson, Miss., qui sont arrivées mercredi, resteront jusqu'après le carnaval chez leur oncle, le Gén. Fred Myles.

Lundi prochain, lunch, suivi d'une partie de cartes, chez Mme James W. Hearne.

Mlle Elizabeth Gilmore, de Denver, Col., qui est arrivée ces jours derniers, passera les fêtes du Carnaval chez Mlle Henrietta Cummings.

Mlle Ravenel, de Philadelphie, est arrivée chez Mlle Frances Jones, avec qui elle passera quelque temps.

Jeudi soir, partie de cartes des plus intéressantes chez Mlle Odette Rousselle. Parmi les assistants : Mlles Pitt, de la Floride, Idéalie McCaleb, M. Salters, Alice Relf, Stella et Inès Mendès, Joséphine Cottraux, Jeanne et Madge Roman, Louise Wilts, M. Batt, Hattie Campbell, Jessie Rouse, MM. George Kausler, Harry Johnson, John Huger, Guy Hornor, Robert Jamison, Eddie Keep, Robert Howison Kante, de Baltimore, Adolph Rocquet, Stone Ware, Juge Théard, Tom Duggan, Spangenberg, Harrison, Robin. Les prix ont été gagnés par : Mlle Salter, Mlle K. Salter, M. Forman et M. Duggan.

M. Knabe, de Baltimore, est actuellement à la Nlle-Orléans, où il fera un court séjour.

Les demoiselles Salter ont invité à une réception qu'elles donneront mercredi, le 24 février, de 4 à 7 heures, en l'honneur de Mlle Pitt.

Mercredi, fête des plus brillantes, de 8 à 11 heures, chez M. et Mme Robert M. Walmsley, qui recevaient en l'honneur de M. et Mme Benjamin Moss Walmsley. Dans les beaux salons qui avaient été ravissamment décorés, Mme Walmsley recevait, assistée de : Mme Samuel Delgado, Mme Percy Roberts, Mme Henry Garland, Mme E. M. Davis, Mme Charles Fenner, Mme D. A. Chaffraix, Mme Harry Allen, Mme Bud Walmsley, Mme Lewis Stanton, Mme Sidney Renlett, Mme T. J. Semmes. Parmi les jeunes filles qui servaient les délicieux rafraichissements aux invités : Miles Mary Roberts, Idéalie McCaleb, Charlotte Payne, Noel Forsythe, E. Roberts, E. Payne ; au nombre des assistants, citons au hasard : M. et Mme Ed. Bright, Mlle Lena Jackson, Mlle Jennie Pescud, M. et Mme Henry Sloan, Miles Marion et Robbie Giffen, Mme Woeste, Mlle L. Woeste, Mlle West, M. et Mme Rose, M. et Mme Woods, Mme S. B. McConnico, Mlle Josie Cottraux, M. et Mme Ficklen, M. et Mme Woodward, Bishop et Mme Sessums, Mme Frank Copp, Mlle Jeanne Roman, Mlle Madge Roman, M. et Mme Girault Farrar, M. et Mme George Crandall, M. et Mme John Wogan, Mme Marguerite Rogers, M. et Mme Chauncey Shone, M. et Mme John Bentley, Mlle Rose Cottam, Prof. et Mme Smith, Mlle Sharp, Mlle Sadie Mellhenny, M. et Mme Walter Denègre ; MM. A. C. Zeigler, Prof. Orr, Louis Stanton, Wm Harper, Harry Johnson, Robert Harrison, Thos. Davis, Percy Davies, George Walters, Marshall Wellborn, Charles Semmes, Tom. Cottam, Sharp, Hugh McEbrog, William Beer, Walker Goodrich, Rudolph Woeste, Peter Labouisse, Allen Mehle, Charles Thorne, Percy Roberts, Allen Blakemore, Carlos Cusachs, John Tobin, E. Harlie et autres.

Vendredi a eu lieu la seconde d'une série de réceptions que donne Mme M. E. M. Davis. Les dames qui, avec elle, faisaient les honneurs de son hospitalière demeure, étaient : Mme Mellen, Mme Edouard May, Mme T. L. Bayne, Mme Lewis Stanton, Mme S. B. McConnico, Mme Sidney White, Mme Léon Gibert, Mme George Kaufman, Mme Woodward, Mme Fernand May, Mme Alfred Pattison, Mlle Lena Jackson. Tea girls : Miles Jeanne et Madge Roman, Nina Bisland, Anita Castellanos.

Le Progressive Euchre, donné mercredi chez Mme Eusèbe Bouny, a obtenu le plus grand succès. Beaucoup de monde, jolis prix, partie très animée.

Mercredi, une foule nombreuse, composée de l'élite la société, se pressait à l'église St-Augustin, où l'on célébrait le mariage très sympathique de Mlle Cécile Oemichen, une de nos plus charmantes jeunes filles avec M. Wm Ménard.

C'est aux accords de la belle marche de Lohengrin que la mariée, accompagnée par son frère, M. Henri Œmichen, a fait son entrée à l'église précédée des ushers : MM. Emile Fernandez, Fernand Œmichen, Adolph Rocquet, Charles Cabiro, Henry Rivet, George Tosson, Walter Coiron, A. Flemming et Philip Prieur, et de sa demoiselle d'honneur, Mlle Emma Œmichen.

Un ravissant petit ange, Lilian Oemichen, marchait devant la mariée, portant une gerbe de superbes roses.

La jeune fiancée portait avec une rare élégance une ravissante toilette de satin broché garni de dentelles et de fleurs d'oranger.

Le superbe voile de dentelle qui retombait sur cette toilette du meilleur goût, était un don du marié. Le bouquet qu'elle tenait à la main était composé de roses et de fougères. La demoiselle d'honneur portait une délicieuse toilette d'organdie sur satin. Son bouquet de roses reliées par un beau nœud de ruban blanc. A l'issue de la cérémonie une brillante réception a eu lieu chez M. et Mme Ménard, rue des Ursulines.

Le second lundi de Mme Graham, a obtenu un succès au moins égal à celui qui l'avait précédé. La littérature et son développement à la Nouvelle-Orléans, était le sujet choisi pour la discussion, qui a prouvé que c'est aux femmes surtout qu'il est dû.

La partie musicale, très soignée, a beaucoup contribué au succès de la soirée. Au nombre de ceux qui y ont été applaudis, nous citerons : Mme Walter Saxon, Mme Reiman, Mlle Guénard, Mme Zable et M. Despommier.

Mme Graham recevait, assistée de Mmes R. C. Boninger, Pinckney Smith, A. Brice, James L. Bradford et Mlle Nobles. Le chocolat était offert aux invités par Mme Horace Beach et le thé par Mme Armstrong. Les "tea girls" étaient : Miles Helen McGloin, Lulu Beach, Grace Woelper et Flo Field.

Le 4 à 6 heures ses beaux salons de cette hospitalière maison n'ont pas désempli.

M. et Mme Edgar Bright donneront vendredi un dîner en l'honneur de M. et Mme Walter Parrot.

Le Tulane German Club donnera son premier cotillon lundi, le 22 février, à Tulane Hall.

Mme J. P. Hornor et Mlle Hornor ont invité à un "progressive euchre," qu'elles donnent le 22 février.

Une foule des plus élégantes se trouvait réunie, lundi, à la Cathédrale St-Louis, où l'on célébrait, à 5 heures, le mariage de M. W. Lee Simmonds, de New York, avec Mlle Andrée Béchet.

Précédée des *ushers* : MM. Walker Goodrich, Charles Cusachs, Clinton Flinton, Frank Betune, Fernand Gelpi et Clem Story, et de sa fille d'honneur, Mlle Marietta Larousini, la jeune fiancée au bras de son frère, M. Albin Béchet, a traversé la nef et s'est rendue à l'autel où l'attendait son futur époux avec son *best man*, M. Adolph Rocquet. Le Rév. Père Mignot, assisté du Rév. Père Subileau, et du Père Henrionnet, a donné la bénédiction nuptiale aux jeunes gens à qui il a adressé une charmante allocution. Pendant que les témoins apposaient leurs signatures sur le registre, Mme L. Arnauld a chanté, d'une façon remarquable, un Hosanna.

La mariée, dont la distinction est remarquable, portait avec une grâce exquise, une délicieuse toilette de satin blanc ornée de chiffon et de dentelle. Le voile de tulle, qui recouvrait ses jolis traits, était retenu par un piquet de fleurs d'oranger et une épingle en diamants. Son bouquet se composait de roses, de lys de la vallée et de fougères. La toilette que portait avec beaucoup d'élégance Mlle Marietta Larousini, était de mousseline de soie sur satin, son bouquet de roses retenues par un large ruban rose.

Après la cérémonie religieuse, on s'est rendu chez Mme Alphonse A. Béchet, où a eu lieu une réception à laquelle assistaient seuls les parents et quelques amis. Les beaux et nombreux cadeaux reçus, ont prouvé en quelle estime sont tenus les jeunes mariés.

M. et Mme Simmonds sont partis le même soir pour un voyage de quelques semaines. A leur retour ils prendront possession d'une résidence située rue St-Charles.

Le mariage de Mlle Edna Ernst avec M. Vincent McEnany a été béni mercredi, à l'église des Jésuites, par le Rév. Père Kennedy.

La dernière réunion des Blue Bells a eu lieu mercredi chez les demoiselles Chrétien. Remarqué dans l'assistance : Miles Rita Lanaux, Louise Harris, Marie et Louise Joubert, Stella Chrétien, Louise Chalaron, Jeanne et Thérèse Chalaron, Rose-Aimée Voorhies, Elmire Janin, Maud Babin, Marie LeBlanc, Lydia Sarpy, Corinne et Marcelle Dessommes, Annette et Emilie Hincks ; John Castell, George Kausler, Carl Fredericks, Courtland Young, Herman Mysing, Gus. Gus. Olivier, F. Léaumont, Tom Wiltz, Albert de Fave, John Baquié, Robert Upton, Percy Landry, W. Delahoussaye et beaucoup d'autres.

Le Afternoon Progressive Euchre Club s'est réuni lundi, à 1 heure, chez Mme H. Lazarus. Les prix sont échus à : Mme Waldron, Mme Herman et Mme Heyman.

Jeudi on célébrait, à l'église Ste-Anne, brillamment illuminée et superbement décorée, le mariage de M. Gaston Bertus avec Mlle Eugénie Prévost, qui appartiennent à des familles distinguées, autant qu'aimées.

La mariée portait un très élégant costume de satin blanc, orné de dentelles. Elle était conduite par son père, M. Prévost, à l'autel, où M. Bertus l'attendait avec son "best man," Paul Bertus.

La bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes fiancés par le Rév. Père Bullot qui leur a adressé l'allocution de circonstance. Après la cérémonie une réception intime a eu lieu chez Mme Prévost.

Mardi, partie de cartes des plus animées chez M. et Mme B. J. Montgomery, en l'honneur de mademoiselle McKenzie. Les prix ont été gagnés par Miles Sadie Courtney, Marie Cottraux et Mlle J. Pescud ; du côté des habits noirs, par MM. Walker Goodrich, De Moore et M. Chas Wogan.

Le premier bal travesti et masqué des "Mystic Jolly Boys" aura lieu au Boardman's Pavillon, à la Baie St-Louis, Miss., le mardi, 2 mars, à 7 heures p. m. Merci pour l'invitation reçue.

Le Bishop et Mme Sessums ont donné, mardi, une admirable réception en l'honneur du professeur Boyce, de Harvard University.

Jeudi, la réunion "Informale," chez Mme L. C. Keever, a obtenu le plus grand succès. On y a fait de la musique avec le concours de Mesdames Alice Yuille, Lewis Stanton, Mme L. Gibert, Mme Wm O'Donnell et Mlle Neugass, Mme Mollie Moore Davis, et Mme F. Simms ont dit à ravir des poésies et essais.

Le mariage de M. Robert V. Labarre avec Mlle Alice Large sera célébré à l'église Ste-Anne, mercredi, le 17 février, à 7 heures du soir.

Les prix sont allés à : Miles West, Neely et Grant. Du côté des messieurs, à : MM. H. Sprague, Oscar Poitevin et Woeste. La décoration des salons était superbe avec une incroyable profusion de fleurs.

Nous croyons savoir que Nérée a mis une loge découverte à la disposition du contre amiral Pougin de la Maisonneuve et de son brillant état-major.

BLANCHE.

Celui-ci, tout de suite en colère, cria :

—Inutile de me jouer encore la comédie, vous savez ! J'ai tout découvert, maintenant ! Et ce n'est plus trente mille, c'est cinquante mille francs au bas mot que....

Le commissaire de police s'interposa :

—Pardon, monsieur ! Nous devons procéder avec ordre, avec calme. Que vos soupçons soient pleinement fondés, je le reconnais ; l'enquête secrète à laquelle nous nous sommes livrés les a presque confirmés ; mais M. Leval a si bien protesté de son innocence que je ne puis vous permettre de l'accuser sans de plus amples preuves.

—Qu'est ce donc ? bégaya Mme Leval, avec un regard affolé à son fils.

Et, Suzanne, toute blanche, apparaissait sur la porte de la chambre de son frère.

Ernest, profondément réconforté par l'impartialité avec laquelle procédait le commissaire de police, fixa des yeux pleins d'assurance sur les deux femmes.

Et, avec une audace qui exaspéra M. Desbrosses, il prononça :

—Rien.... rien, mère ! Un simple malentendu .... des erreurs..... comme il s'en passe dans toutes les maisons de commerce !) Laissez-nous, mère.... Et toi aussi, chérie....

Il les renvoyait du geste.

—Je vais m'expliquer avec ces messieurs.

[illegible]

le prit ; c'est que le commissaire disait à Mme Leval et à Suzanne :

—Au contraire, mesdames, veuillez ne pas bouger d'ici, car nous aurons fort probablement des explications à vous demander à vous aussi.

—Mais... à quel sujet, enfin, monsieur ?

—Un peu de patience, madame.

Vexé par cette complication, qui le gênait prodigieusement, Ernest apostropha M. Desbrosses :

—Elle est jolie, votre parole ! Vous m'aviez pourtant promis que, si j'étais en mesure de vous rembourser aujourd'hui, cette stupide affaire s'arrangerait entre nous deux !... Voilà à quoi cela me sert, de vous avoir fait gagner tant d'argent depuis des années !.... Mais, vous savez, puisque vous agissez ainsi, je ne promets plus rien, moi non plus ! Et, au lieu de vous rembourser sur ma fortune, j'attendrai que mes clientes m'aient payé.... Et vous pourriez y perdre !

M. Desbrosses haussa les épaules.

—Je sais, dit-il, que vous n'êtes jamais embarrassé pour enfiler de jolies phrases et que vous n'avez peut-être pas votre pareil pour mentir dans tout Paris ; mais je veux pousser l'affaire à bout et l'y pousserai ! Il y a trop longtemps qu'on nous vole ! Tant pis pour vous si je vous ai pris la main dans le sac !

—Par exemple !... Oser me dire à moi !...

[illegible]

—Je vous prie de vous taire l'un et l'autre, tant que je ne vous interrogerai pas. Allons, passons tous dans la salle à manger où nous serons plus à notre aise pour nous voir et pour causer.

"Voir" devait être une chose essentielle au magistrat ; car, à peine dans la salle à manger, il leva la suspension qui était presque au ras de la table ; puis il fit, à chacun, signe de s'asseoir autour de cette table ; et l'agent de la Sûreté s'assit en face de lui ; à sa gauche était le commerçant, à droite, Ernest.

Mme Leval et Suzanne, affreusement troublées, se mirent un peu par côté.

Mais le commissaire de police se tourna vers elles et, d'un ton engageant, d'un ton qui indiquait que ce qu'il demandait lui paraissait une chose toute naturelle, il leur posa cette question :

—M. Leval, n'est-ce pas, apportait ici beaucoup de marchandises ?

Ernest leur lança un regard angoissé, ce qu'il n'eût certainement pas fait si l'apport de ces marchandises dans la maison avait été une chose correcte.

Dès ce moment, elle comprirent qu'il était coupable et se rappelèrent que Jacques Albarède protestait toujours, malgré toutes les explications qu'on lui donnait, contre cette étrangeté de faire passer par leur modeste logis des milliers de francs de marchandises.

[illegible]

rogea Mme Leval, comme ne se rendant pas bien compte.

Quant à Suzanne, elle se rappela cette explication qui avait quelques chances d'être plausible :

—Des marchandises ?... Oui, quelquefois mon frère en a apporté ici pour pouvoir les livrer le lendemain matin de bonne heure, sans avoir besoin de repasser par son bureau.... C'était dans l'intérêt de sa maison....

—Ce n'est pas là ce que je vous demande, mademoiselle. Que votre frère, comme placier, pour faire du zèle, prouver sa complaisance aux clients, se soit, de temps en temps, chargé d'un paquet, mais d'un paquet déterminé, ficelé, prêt à être livré.... oui, oui, cela est admissible.

—Les marchandises, chez moi, ne doivent être livrées que par les garçons, avec un livre de réception ! déclara M. Desbrosses.

Ernest lui éclata de rire au nez. Il était dans l'enchantement, sa sœur avait répondu comme un ange.

—Vous ne savez pas ce qui se passe chez vous, alors ? déclara le joli garçon. A chaque instant, pour enlever des affaires, pour satisfaire une cliente qui veut des rubans avant l'heure où le livreur passerait chez elle, on se charge soi-même de....

—Bien, bien ! fit le commissaire. Cela est, en effet, plausible, quoique M. Desbrosses prétende le contraire. [illegible] M. Leval, [illegible]

[illegible]

—C'est possible, c'est très possible, prononça le commissaire.

Et, revenant avec entêtement au point précis qu'il voulait établir :

—Mademoiselle, monsieur votre frère apportait-il ici des marchandises en pièces, des rubans, des soieries, de grands coupons de broderie, de tulle, de gaze ?.... En un mot, n'avait-il pas constitué, ici, une sorte de.... de magasin ?

Suzanne ne répondant pas, le commissaire dit très vite :

—Je comprends : vous ne savez pas mentir, mademoiselle !

—Mais, monsieur, c'est.... simplement.... que j'ignore.... Ma mère et moi, nous ne nous occupions pas beaucoup de ce que mon frère avait dans sa chambre....

—Enfin, mademoiselle, vous ne jureriez pas, ni votre mère non plus, que vous n'avez jamais vu ici des marchandises en pièce, et en assez grande quantité ?

Mme Leval, la voix glacée, murmura :

—Chacun de nous est à son affaire, moi à mon ménage, à ma cuisine, à mes petits travaux ; ma fille à sa peinture.... Mon fils nous donnait trop de satisfaction pour que nous eussions l'idée de suspecter quoi que ce soit dans la manière dont il travaillait ... Et il n'est pas possible qu'on ait quoi que ce soit à reprocher à un si bon enfant.

—La suite de cette affaire, madame, établira si c'est à [illegible]

[illegible]

solé de vous blesser ; mais c'est le mot que je suis forcé d'employer : des détournements et des abus de confiance....

—Mais c'est abominable ! bégaya Suzanne.

Mme Leval se cacha le visage dans les mains et commença de pleurer, en se rappelant ce qu'elle était presque parvenue à effacer de sa mémoire pendant bien des années que son fils avait eu pour père un voleur ou tout au moins un homme indélicat, qui n'avait trouvé que dans la mort un refuge contre le déshonneur.

Elle n'avait pas à craindre une telle catastrophe, un tel dénouement avec son fils.

Oh ! qu'il demeurait calme et rieur devant cette accusation infamante !.... Et quel peu de sincérité elle avait senti dans son indignation de tout à l'heure !

Et, malgré les mots prononcés, il était comme joyeux, presque cynique.

—Détournements ?.... Abus de confiance ! fit il. Mazette ! Vous y allez rondement !.... Pourquoi ne pas m'accuser d'assassinat, pendant que vous y êtes ? Moi qui n'ai eu que le tort de montrer trop de complaisance, trop de zèle....

—Dont je me serais joliment dispensé ! grogna M. Desbrosse.

—Enfin, reprit le commissaire, M. Desbrosses croit, jusqu'à preuve du contraire, que vous avez abusé de la confiance qu'il avait en vous pour faire disparaître de [illegible]

[illegible]

mille, pense-t-il aujourd'hui, après un inventaire plus sérieux, et vendre ces marchandises à votre compte dans une clientèle de cocottes, de petites actrices et de marchandes à la toilette. Et vous, vous prétendez....

Ernest caressa sa moustache et continua la phrase du commissaire de police :

—Je prétends que M. Desbrosses commet l'erreur la plus absolue ; et, s'il manque des marchandises à son inventaire, je ne saurais en être responsable ; et ce n'est vraiment pas de ma faute si M. Desbrosses nous poussait tous, dans sa maison, à faire des affaires pourvu qu'il en empochât les bénéfices ; il ne se plaignait pas d'irrégularités, autrefois, et jamais il n'a perdu un centime sur une affaire traitée par moi.... Le tout est d'attendre le paiement d'une clientèle qui ne roule pas toujours sur l'or.... Mais voilà bien l'ingratitude des patrons !

—Pardon, pardon ! prononça le commissaire, avec un sourire légèrement moqueur, ne nous égarons pas dans les phrases et les considérations générales. J'aime la précision, la méthode.... Laissons l'ingratitude des patrons de côté, et revenons à nos moutons. Vous avez reconnu avoir souvent emporté des marchandises du magasin de M. Desbrosses pour les livrer directement à vos clientes ?....

—Mais M. Desbrosses le savait [illegible]

[illegible]

mondaines, des actrices....

—Oui, le monde dans lequel vous évoluez habituellement.

Gouailleusement, Ernest riposta :

—M. Desbrosses n'a jamais trouvé que l'argent de ces dames sentit mauvais quand je lui apportais.

—Ce petit misérable exagère d'une façon ridicule ! s'écria le commerçant. C'est lui qui m'avait offert ce genre d'affaires et j'avais toléré sa façon d'agir, sur son assurance que les crédits ne dépasseraient jamais quelques centaines, un millier de francs au plus ! Et hier, il a été forcé de reconnaitre que, par ce moyen, il avait pris trente mille francs de marchandises, sans qu'il puisse établir aucunement à qui il les a livrées ?

—Puisqu'on vous les remboursera ! s'écria Ernest avec irritation.

—C'est que je suis certain, maintenant, d'un chiffre minimum de cinquante mille ! C'est qu'il y a des pièces entières qui ont disparu, des soixante, des quatre-vingts mètres, à des quinze et vingt francs le mètre.... Et vous n'êtes qu'un voleur, entendez-vous ! Et je veux ma marchandise ! Je veux la pièce de broché vieil or, No 5132, dont il est arrivé soixante-quinze mètres à la maison et sur laquelle vous avez eu le toupet de couper trente mètres, après quoi vous avez inscrit sur le livre d'entrée qu'il n'était arrivé que quarante-cinq mètres de la fabrique.... C'est un faux, cela ! C'est un faux de son [illegible]